



**Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »**

Le Temps de l'histoire

21 | 2019

**L'étrange étrangeté des dossiers de l'enfance  
irrégulière**

---

*Violette Nozière, la fleur du mal. Une histoire des années  
trente*

Jean-Jacques Yvorel

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4901>

ISSN : 1777-540X

**Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

**Édition imprimée**

Date de publication : 12 novembre 2019

Pagination : 219-224

ISBN : 978-2-7535-7844-9

ISSN : 1287-2431

**Référence électronique**

Jean-Jacques Yvorel, « *Violette Nozière, la fleur du mal. Une histoire des années trente* », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 21 | 2019, mis en ligne le 12 novembre 2019, consulté le 06 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4901>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 décembre 2019.

© PUR

---

# Violette Nozière, la fleur du mal. Une histoire des années trente

Jean-Jacques Yvorel

---

## RÉFÉRENCE

Anne-Emmanuelle Demartini, *Violette Nozière, la fleur du mal : Une histoire des années trente*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017, 391 p., 979-10-267-0608-3 (br.)

- 1 Dans sa thèse, consacrée à l'affaire Lacenaire, Anne-Emmanuelle Demartini, utilisait une célèbre affaire judiciaire pour décortiquer la construction d'une monstrueuse figure de la déviance et surtout interroger le fonctionnement de la société de la monarchie de Juillet et son imaginaire social. Avec encore peut-être plus d'acuité, elle reprend cette démarche en se centrant sur les années 1930 et l'affaire Violette Nozière : « Le double objectif de ce livre est de construire le crime de Violette Nozière en objet d'histoire et de proposer une manière de faire de l'histoire avec une affaire judiciaire », écrit-elle (p. 9). Il ne s'agit donc pas seulement de décrire un crime et de mettre en scène les acteurs de la geste judiciaire – coupable, victime, témoins, experts, magistrats, avocats –... mais de faire surgir « une foule d'identités sociales, fruits du frottement entre expériences, représentations, types et idéaux, façonnés par les inquiétudes, les fantasmes, les ambitions et les interrogations du temps ».
- 2 Le premier chapitre (le drame de la rue de Madagascar) est consacré à la découverte de l'affaire. Un fait divers banal, le probable suicide au gaz d'un couple, se transforme en fait divers criminel exceptionnel : une tentative de double parricide à laquelle seule la mère a survécu. S'en suit, la fuite de Violette Nozière et son arrestation avec l'aide d'un détective amateur. Dès que Violette Nozière est identifiée comme coupable, la construction du personnage qui va se substituer à la personne commence. Cette construction est, nous dit l'auteure, « fille de la culture de masse ». Elle s'appuie sur une presse où plusieurs quotidiens dépassent le million d'exemplaires, où les magazines et autres hebdomadaires sont en plein développement. Cette presse profite des progrès

techniques de l'imprimerie et de la photographie et elle est de plus en plus souvent illustrée. Culture de l'écrit, culture de l'image, la culture de masse est aussi une culture sonore et Violette Nozière est aussi *parlée* (à la radio), *criée* (dans la rue par les vendeurs de journaux), *chantée* (Anne-Emmanuelle Demartini a retrouvé sept plaintes qui lui sont consacrées). La construction du personnage peut être qualifiée d'inter-médiatique.

- 3 Le crime commis par Violette Nozière a tout pour que se mette en place une « Descente aux enfers du fait divers ». D'abord le crime lui-même, le parricide, est, dans l'échelle de la gravité des crimes au sommet de la hiérarchie. C'est « *le plus abominable des forfaits* », un crime à la fois « contre nature et sacrilège » et nous sommes là devant un double parricide. De plus, il est perpétré par empoisonnement, c'est-à-dire de la manière la plus lâche, la plus cynique, la plus calculée qui soit. Ensuite, l'auteure est une jeune fille de 18 ans, pénalement majeure mais civilement mineure. Les crimes commis par les mineurs sont rares, ceux commis par les mineures sont rarissimes. Aussi, dans les commentaires, les auteures de tels forfaits qui dérogent à la fois à la douceur féminine et à l'innocence de l'enfance, sont quasi systématiquement qualifiées de monstres<sup>1</sup>. Violette Nozière n'échappe pas à cette tératologisation. Parricide, noceuse, vicieuse, fréquentant toute une communauté interlope de juifs, de métèques et de musiciens noirs, elle apparaît comme le parangon du monstre social au féminin. Enfin, pour parfaire l'horreur du crime, il fallait que les victimes soient de « braves gens ». La mère est vertueuse et le père est un cheminot méritant. Aussi, quand elle dénonce l'inceste dont elle a été victime depuis l'âge de 12 ans, la parole de Violette est aussitôt dénoncée comme mensongère. Comment ce père respectable, travailleur, économe, nullement intempérant aurait pu abuser de sa fille ?
- 4 Violette Nozière, c'est « La fille au poison » (chapitre 3). Après la Première Guerre mondiale, l'empoisonnement est une infraction tout à fait exceptionnelle mais « son poids dans l'imaginaire est sans commune mesure avec les réalités chiffrées d'un crime résiduel » (p. 131). Cette peur du poison convoque une figure criminelle construite autant par la chronique judiciaire que par la fiction romanesque ou théâtrale : l'empoisonneuse. « La figure de l'empoisonneuse est une clé importante pour comprendre le retentissement du crime de Violette Nozière » (p. 134), d'autant que Violette est une fleur doublement vénéneuse comme empoisonneuse et comme vénérienne. Anne-Emmanuelle Demartini va déployer tous les aspects de cette mythologie fondée sur des stéréotypes de genre et une idéologie de la virilité qui attribue le poison aux femmes. Elle explore notamment les discours « psy », y compris les premières influences de la psychanalyse qui construisent une nouvelle « *figure moderne et pathologisée de l'empoisonneuse* » (p. 168).
- 5 Anne-Emmanuelle Demartini ne s'en tient pas à une histoire des discours et des représentations et le quatrième chapitre, « L'archétype et le quotidien », est un modèle de micro-histoire sociale. Les archives judiciaires permettent à l'auteure de reconstituer le quotidien d'une famille ouvrière de l'entre-deux-guerres. Logement, travail, loisirs sont minutieusement décrits. Père au travail, mère au foyer, petit intérieur soigné, investissement dans l'éducation de l'enfant unique, désir d'ascension sociale, les Nozière forment ce que les assistantes sociales appelleront bientôt une « famille normalement constituée ». Ces caractéristiques facilitent l'identification avec cette famille sans histoire et permettent de comprendre l'émotion suscitée par le surgissement d'un « monstre » en son sein.

- 6 Comme le remarque l'auteure, « même si les identités de classe ont eu leur part, la réflexion collective a porté en priorité sur les identités familiales ». Cette identité est doublement interrogée par le parricide et l'accusation d'inceste. Si initialement « une communauté de jugement est unie contre l'accusée » (p. 229) cette unanimité de départ est perturbée par l'accusation d'inceste reprise par certains journalistes et aussi, pour critiquer la société bourgeoise et l'institution familiale, par les surréalistes. L'image du père se trouble et le miroir se brise. Qu'il soit vu comme un tyran abusant de sa fille ou comme un père trop faible incapable d'autorité et de contrôle, un lien est tissé entre l'attitude du père et le crime de la fille. Pour « sauver le père » (p. 243) c'est la mère qui est mise en accusation d'autant plus facilement qu'elle se porte partie civile dans le procès renonçant ainsi au rôle de mère. « Vous êtes Madame Nozière, certes. Vous n'êtes pas une mère », peut-on lire en conclusion d'une lettre ouverte envoyée par un scripteur inconnu. Dans l'histoire de la transformation des relations familiales, des fonctions paternelles ou maternelles et dans la fin du silence sur l'inceste, « l'affaire Nozière » a certainement joué un rôle.
- 7 Parce que Violette Nozière est jeune, l'affaire est l'occasion d'interroger les relations que la société entretient avec sa jeunesse à un moment où, contrairement à la Belle Époque, la société ne prend pas peur de sa jeunesse<sup>2</sup>. Violette c'est « la fleur du mal de la jeunesse<sup>3</sup> », un archétype de « mauvaise fille<sup>4</sup> ». Elle a son pendant masculin en la personne de Jean, l'étudiant moderne, son amant de cœur. La jeunesse problématique des années 1930 n'est pas la jeunesse populaire en rupture d'usine que furent les « apaches », mais celle bien plus bourgeoise du Quartier Latin. L'affaire Nozière se déroule aussi sur fond de crise économique et politique et de montée des extrémismes. Anne-Emmanuelle Demartini s'interroge sur les liens entre le parricide de Violette et cet arrière-plan social et politique.
- 8 Dans un ultime chapitre (Retour à l'ordre) l'auteure relate le sort de Violette après son jugement. Condamnée à mort, sa peine est immédiatement commuée en travaux forcés à perpétuité avant d'être réduite à 12 ans de détention. Après 12 années d'expiation carcérale Violette est libérée. Elle a renoué avec sa mère, se marie, a cinq enfants et mène une vie exemplaire. Elle finit par être réhabilitée le 22 août 1963 et meurt le 26 novembre 1966. Dans sa conclusion, Anne-Emmanuelle Demartini explique pourquoi elle pense que l'inceste a bien été consommé.
- 9 Livre exemplaire de micro-histoire où un événement dense est décortiqué dans tous ses aspects pour éclairer l'imaginaire social d'une époque (peut-être faudrait-il mieux parler d'imaginaires au pluriel) et déceler les persistances et les transformations de la société.

---

## NOTES

1. Sur ce point BLANCHARD Véronique, YVOREL Jean-Jacques, « Les mineures criminelles, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », dans Loïc Cadiet et alii (dir.), *Figures de femmes criminelles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 81-93.

2. PERROT Michelle, « Quand la société prend peur de sa jeunesse en France au XIX<sup>e</sup> siècle », in *Les jeunes et les autres. Contributions des sciences de l'homme à la question des jeunes*, Vaucresson, CRIV, 1986, p. 19-27.

3. Titre du chapitre 6.

4. BLANCHARD Véronique, NIGET David, *Mauvaises filles incorrigibles et rebelles*, Paris, Textuel, 2016.